

Le démantèlement

Un film de Sébastien Pilote



Sortie en Suisse romande: 16 avril 2014

Prix SACD, Semaine de la Critique, Cannes 2013

Drame, Famille, Canada 2013, DCP, couleur, 111 min

Distribution: cineworx gmbh · +41 61 261 63 70 · info@cineworx.ch · www.cineworx.ch

Presse: Eric Bouzigon · eric@bouzigon.ch · +41 79 320 63 82

Table des matières

Fiche artistique	2
Fiche technique	2
Synopsis	3
Entretien avec Sébastien Pilote	4
De la ferme familiale à l'entreprise agricole	7
Biographie et filmographie du réalisateur	8
Biographie et filmographie de Gabriel Arcand	9
Presse	10

Fiche artistique

Gaby Gagnon
L'ami comptable
Marie
Frédérique
Françoise
La voisine
Le commissaire-priseur
Léo Simard
Employé de banque

Gabriel Arcand
Gilles Renaud
Lucie Laurier
Sophie Desmarais
Johanne-Marie Tremblay
Dominique Leduc
Claude Desjardins
Normand Carrière
Eric Laprise

Fiche technique

Réalisation & scénario
Directeur de la photographie
Montage
Son

Musique originale
Directeur artistique
1^{er} assistant réalisateur
Production

Sébastien Pilote
Michel la Veaux
Stéphane Lafleur
Gilles Corbeil
Olivier Calvert
Stéphane Bergeron
Serge Nakaushi Pelletier
Mario Hervieux
Marc Larose
Bernadette Payeur
Marc Daigle



Synopsis

Gaby (Gabriel Arcand) est éleveur de moutons dans une ferme qu'il a héritée de son père. Il y vit seul depuis que ses filles sont parties s'installer à Montréal.

Dans cette région reculée, la crise économique contraint de plus en plus les paysans à céder leurs propriétés. Gaby, lui, résiste. Sa ferme est sa seule raison de vivre. Jusqu'au jour où sa fille, acculée par des problèmes financiers, lui demande de l'aide. Gaby, chez qui le sentiment de paternité est particulièrement développé, va tout faire pour l'aider...



Entretien avec Sébastien Pilote

Votre film rappelle un roman d'Honoré de Balzac, «Le Père Goriot», dans lequel un homme se défait de ses biens par amour pour ses filles. Est-ce l'étincelle de départ du projet ou y avez-vous pensé en cours d'écriture?

L'étincelle vient plutôt de l'histoire d'un ami qui n'a pas voulu prendre la relève de son père maraîcher. Il a d'ailleurs réalisé un court métrage sur ce sujet. Je suis aussi parti d'une phrase de François Truffaut. Après avoir connu un échec, il avait affirmé qu'un film consacré à un personnage sur une pente descendante ne pouvait pas fonctionner. Il n'avait bien sûr pas connu le succès du «Titanic»! Je me suis demandé comment je pouvais raconter l'histoire d'un personnage qui remonte en même temps qu'il descend. J'avais ce paradoxe en tête quand j'ai pensé à un éleveur de moutons. La référence religieuse me plaisait, tout comme l'idée de partir de la fin de mon premier film, «Le vendeur». On y assistait à la fermeture d'une usine. Or ce qui vient après la fermeture, c'est le démantèlement.

Au milieu de tout cela, je suis retombé sur «Le Père Goriot». En relisant ce roman, j'ai constaté à quel point il y avait des parallèles avec ce que je souhaitais raconter. J'ai donc décidé d'approfondir certaines idées et de paraphraser ce classique de la littérature française en gardant quelques phrases et le sentiment de paternité développé à l'excès. En fait, mon film est le prequel, au pays des cowboys, du «Père Goriot», lui-même inspiré du «Roi Lear»!

Revenons au paradoxe qui entoure le parcours de votre personnage.

Quand j'écris, je m'impose des contraintes. Dans le cas du DÉMANTÈLEMENT, je voulais construire une histoire en pente descendante qui soit aussi le récit d'un acte d'héroïsme. L'histoire d'un perdant magnifique. Un «beautiful loser». Je voulais, une fois de plus, construire le film autour d'un personnage unique, cette fois en l'entourant d'une constellation de personnages secondaires. Ses filles, son ex-femme, sa voisine et son faire-valoir, son fou du roi, son ami comptable. Cet ami lui dit ses quatre vérités. Enfin, je voulais que Gaby rencontre ses proches à tour de rôle, jamais en groupe, de façon à montrer qu'il est lui aussi démantelé. On est plus créatif quand on se donne des contraintes.

Avez-vous fait de la recherche?

Les meilleures idées me viennent sur le terrain. C'est pour cela que je prends le temps de rencontrer un à un tous les figurants et d'écouter leurs histoires. Ces dernières années, le nombre de bergeries de ma région, le Saguenay-Lac-Saint-Jean, a diminué radicalement. D'ailleurs, tout le milieu agricole paysan est en danger au Québec. Plusieurs fermiers se sont lourdement endettés. Un éleveur d'agneaux ne peut jamais s'absenter. Il est comme prisonnier de sa ferme.

Vous avez confié le rôle de Gaby à Gabriel Arcand, un acteur que l'on associe souvent à des personnages d'ermites ou de solitaires.

Je le connaissais à travers les films de Denys Arcand et de Gilles Carle, notamment «Les Plouffe», et je savais que c'était un acteur très rigoureux. Quand je lui ai proposé le rôle, il m'a invité à prendre mon temps et m'a parlé d'acteurs américains qui auraient fait l'affaire, selon lui, notamment Harry Dean Stanton, et cela m'a plu, car nous avons les mêmes références. Nous

avons donc fait des bouts d'essai. Je voulais un acteur très américain. Dans le scénario, je décrivais Gaby comme un «vieux nègre sagace et las», en me référant à Jack Kerouac. J'ai pensé à Gabriel Arcand à cause de sa photogénie, de ses yeux. Je me disais que si j'arrivais à le faire sourire, ce serait gagné! Il est arrivé sur le tournage très en forme et basané parce qu'il avait travaillé dans son jardin tout l'été.

À deux occasions, son personnage s'effondre.

Gabriel Arcand est très «Actors Studio». Quand il craque, il craque vraiment, un peu comme Gilbert Sicotte sur le plateau du «Vendeur», et cela met du temps avant qu'il puisse revenir à la réalité. Je voulais qu'il craque comme un homme qui n'a pas l'habitude de pleurer. En sourdine. Bien que j'aime le mélodrame – des films comme «Le voleur de Bicyclette», «La chambre du fils», «Sur la route de Madison» –, je préfère ne pas le dire quand je défends un projet car c'est perçu de manière négative. Pour ma part, je ne déteste pas faire pleurer les gens. Les toucher, c'est ma façon à moi d'être généreux. Je me lève et je traverse la salle de bal pour les inviter à danser. J'ai le goût d'être généreux. C'est pourquoi je voulais faire un film rond, un film grand public.

Visiblement, vous aimez brouiller les frontières entre le réel et la fiction.

C'est comme le jardin à l'anglaise de Jean-Jacques Rousseau dans «La nouvelle Héloïse». C'est un jardin cultivé, mais on ne sent aucune présence humaine. Tout est inventé, mais paraît naturel. Cela me plaît lorsque Gabriel Arcand doit montrer à un garçon comment manipuler les moutons, alors que lui ne sait pas et que le jeune acteur auquel il s'adresse est un vrai garçon de ferme. Pour tout dire, je fais de la fiction pour qu'on me permette, un jour, de faire du cinéma documentaire. Du documentaire, pas de la télévision. Mon patrimoine c'est le cinéma direct. «Pour la suite du monde» de Pierre Perrault et Michel Brault est le plus beau film de fiction qui soit.

La beauté des filles de Gaby, interprétées par Lucie Laurier et Sophie Desmarais, les différencie du monde rural.

Ce sont les princesses du «Père Goriot» qui fréquentent les beaux salons de Paris. Comme dans «Le Roi Lear», elles se révèlent différentes de ce que l'on croit percevoir d'elles.

Gaby déclare: «Les pères doivent toujours donner pour être heureux.»

Cette phrase vient du «Père Goriot». Je ne sais pas pourquoi, mais je trouve ce genre de personnages intéressant, en littérature comme au cinéma. Je suis touché quand je vois un homme pleurer.

À la différence de la très vaste majorité des cinéastes québécois, vous habitez à des centaines de kilomètres de Montréal, au Saguenay, et c'est là que vous tournez.

Les cinéastes sont comme des éponges, ils s'imprègnent de ce qu'ils voient. Les villes du Nord du Québec, que ce soit Arvida ou Alma, sont des «boomtowns», des villes champignons. Comme c'est dans ce milieu que je vis, je me demande ce que sont devenus ces boomtowns. Ce que je fais s'apparente à ce que j'aime dans le cinéma américain quand il s'éloigne de Los Angeles. J'ai grand faim de territoire! Cela ne me coupe pas du public pour autant. Ancré dans ma région, mon premier film a touché des gens en Inde et en Grèce, comme en Californie.

Vous dites que chaque fois qu'un film évoque la fin de quelque chose, cela vous rejoint. Pourquoi?

Je carbure à la nostalgie. Mais je ne voudrais pas que l'on pense que mon film ne parle que de la fin du monde paysan. J'aurais pu tout aussi bien faire un film sur un cordonnier qui vend sa cordonnerie. Je suis nostalgique de la gloire d'autrefois, celle de nos villes, de nos pays, du cinéma, des grands studios.

Dans votre film, on affirme: «Une ferme ça ne se vend pas, ça se transmet.»

J'ai entendu un agriculteur dire cela. Mon film parle de l'impossibilité de la transmission et de la fin de quelque chose. La courroie de transmission s'est brisée. On ne transmet plus son savoir à ses enfants, mais on leur permet de repartir à zéro. Quand cela se produit, on a bien sûr le sentiment de sa propre fin.

Vous défendez la tradition. La preuve, vous avez tourné en 35mm.

Et j'aimerais faire le prochain film en 70mm! J'ai tourné en 35mm parce que la qualité de l'image est tellement supérieure. La vidéo n'est pas à la hauteur. C'est un peu triste d'arriver quand le cinéma disparaît. LE DÉMANTÈLEMENT est le dernier film en 35mm développé chez Technicolor à Montréal. On assiste à la disparition d'un savoir-faire alors qu'il ne s'est rien fait de plus beau que «The Searchers» («La prisonnière du désert») de John Ford, tourné en Vistavision, 70mm. Il y a quelque chose de religieux dans le tournage en 35mm. C'est pour moi la grande messe du tournage.

Propos recueillis par Michel Coulombe



De la ferme familiale à l'entreprise agricole

A l'instar du Québec, l'agriculture suisse subit des bouleversements qui menacent tout particulièrement la petite exploitation. Elle a perdu 1450 exploitations en 2011. A la fin de l'an dernier, elle en comptait 57'600. Avec 11'700 exploitations agricoles, Berne est le canton suisse qui a enregistré la plus forte baisse avec un recul de 258 unités en 2011. Les cantons du Valais et de Fribourg ont également connu une forte régression, de 173 et 116 pour un effectif final de 3'730 et 3'100 unités respectivement.

Cela ne signifie pas pour autant que la surface cultivée diminue en Suisse. En effet, la surface agricole utile (SAU) est restée pratiquement stable à 1,05 million d'hectares depuis 2010. Les petites exploitations tendent à disparaître au profit d'exploitations plus grandes. La surface cultivée par des exploitations de moins de 30 hectares (ha) a reculé de 3,4% l'an dernier alors que celle cultivée par des exploitations plus grandes a augmenté de 3%.

Ces chiffres correspondent à l'évolution observée à plus long terme. Entre 2000 et 2011, l'agriculture suisse a perdu près d'une exploitation sur cinq. En revanche, la surface agricole utile n'a régressé que de 1,9%. Durant cette même période, la taille moyenne des exploitations est passée de 15,2 à 18,3 ha.

L'agriculture suisse emploie encore 3% de la population active. Dans la plupart des cas le revenu agricole, de 62'164 francs par an en moyenne en 2013, doit être complété par un travail annexe (comme par ex. comme chauffeur de taxi). Ces activités peuvent représenter jusqu'à 37% du revenu des paysans de montagne.

Quant au Québec, les fermes familiales autrefois très nombreuses sont elles aussi suppléées par la grande exploitation. Le secteur connaît une véritable crise: déclin des campagnes, désengagement de l'Etat, pressions environnementales... Depuis que les conservateurs sont arrivés au pouvoir, le Canada a perdu plus de 8000 petites fermes.

Références:

- « Sauvons nos fermes familiales », Le Huffington Post Québec, 19/09/2013, Anne Minh Thu Quach.
- « L'agriculture suisse continue à perdre des exploitations », RTS info, 06/08/2012
- « L'agriculture suisse mise sur les structures familiales », Le Temps, 04/01/2014, Willy Boder

Biographie et filmographie du réalisateur

Né en 1973 au Saguenay, une région éloignée du Québec, Sébastien Pilote y habite toujours.

2013 LE DÉMANTÈLEMENT

Semaine de la Critique - Festival de Cannes 2013 - Prix SACD

Festival du film de la Rochelle 2013

2011 LE VENDEUR

Festival de Sundance

Festival international du film de San Francisco - Prix FIPRESCI

2007 DUST BOWL HA! HA! (court-métrage)

Festival de Locarno 2007



Biographie et filmographie de Gabriel Arcand

Gabriel Arcand est membre-fondateur du groupe de La Veillée, créé en 1974. Il en assume la direction générale jusqu'en 1982, la co-direction artistique de 1982 à 1989, puis à nouveau la direction de 1990 à 1992. Il participe comme acteur aux créations théâtrales et agit depuis 1992 à titre de conseiller artistiques.

Ses rôles au cinéma ont été marquants. Il a collaboré avec des réalisateurs comme Denys Arcand («Le crime d'Ovide Plouffe», «Le déclin de l'empire américain»), Francis Manckiewicz («Les portes tournantes»), Louis Bélanger («Post-Mortem»), Manon Briand («La turbulence des fluides»), Philippe Falardeau («Congorama») et tout récemment en 2012, Claude Gagnon pour «Karakara» dans lequel il interprète le rôle principal. À la télévision, il est au générique de «Annie et ses hommes» de 2007 à 2009. Gabriel Arcand a reçu deux prix Jutra pour ses rôles dans «Post-Mortem» en 2000 et «Congorama» en 2007 ainsi que deux prix Génie pour «Le crime d'Ovide Plouffe» en 1984 et «Le déclin de l'empire américain» en 1987.

Il est en outre le lauréat du prix Gascon-Roux pour son interprétation du «Tartuffe» mis en scène par Lorraine Pintal au TNM.



Presse

Gabriel Arcand, à la fois obstiné et vulnérable, rude et nuancé, s'inscrit avec force dans le vaste paysage canadien.

Le Figaroscope

Fable poignante sur la fin d'une époque. Ce film fort donne un éclairage passionnant sur un pays trop peu représenté dans les salles françaises.

20 Minutes

(...) l'émotion et la réflexion vont de pair avec une exigence esthétique millimétrée.

Critikat.com

Sébastien Pilote identifie, avec un irréprouvable pessimisme, les interactions entre le destin des individus et le devenir de la société.

Positif

Gabriel Arcand se coule dans ce travail d'orfèvre qui marie humanisme et classicisme. Par l'admirable et impressionnante subtilité de son jeu, il emporte ce film vers des sommets d'émotion et d'intelligence.

La Croix

Le (mélo)drame en marche ne verse jamais dans le pathos, l'émotion affleure mais ne déborde jamais. Bouleversant.

Le Journal du Dimanche

Porté par Gabriel Arcand, juste et intense, «Le Démantèlement» est un beau western contemplatif ancré, avec un certain réalisme social, dans le monde agricole.

Les Fiches du Cinéma

Un travail riche, documenté, profondément humain.

L'Humanité

Tout se joue dans le regard du fabuleux comédien qu'est Gabriel Arcand. Et aussi dans celui que pose sur lui son réalisateur : intense et sec, dénué de complaisance et de sensiblerie.

Télérama